JEAN RICHEPIN 1849–1926

Aux Latins

Puisque nous remontons à nos sources lointaines,
Ce n'est pas assez, non, j'en jure par Athènes,
D'affirmer fièrement que nous sommes latins.
Nos vrais ancêtres sont de temps bien plus lointains ;
Et puisque Rome aussi, l'impératrice altière,
Est fille de la Grâce et son humble héritière,
J'évoquerai d'abord, Hellade, ton grand nom,
J'en jure par Pallas, et par toi, Parthénon !

Oui, nos âmes d'hier sont des âmes latines.
C'est la louve romaine aux sévères tétines
Dont nous sentons encor le lait âpre et puissant
Vivre en nous, devenu notre chair, notre sang,
Notre cerveau mettant de l'ordre en ses pensées,
Notre effort à finir les œuvres commencées,
Et, pour notre raison comme pour notre cœur,
L'impérieux besoin que le Droit soit vainqueur.
Mais c'est à travers Rome, et venus de la Grèce,
Que nous avons l'amour, le culte, et l'allégresse
De marcher vers le Bien à la clarté du Beau.
C'est toi qui l'allumas, ô Grèce, ce flambeau
Semant d'éclairs en fleurs la longue route humaine.
Ta grâce le transmit à la vertu romaine.
Nous, Latins, maintenant, en sommes les porteurs.
Mais sa première flamme aux rayons rédempteurs,
Chassant l'ombre devant cette aube qui se lève,
C'est de ton poing dressé qu'en a jailli le glaive.

Glaive et flambeau, sublime accoucheur des esprits,
Qu'après Athènes Rome a tenu, puis Paris,
Athènes sur ta lame ayant laissé son charme,
Comme elle nous aimions en toi, bien plus que l'arme,

Le flambeau. Nous pensions qu'aux pires oppresseurs
Il suffisait d'offrir ta grâce et ses douceurs
Pour que la paix mît son baiser entre les races.
Nous avions oublié les appétits voraces
Des monstres qu'Héraklès a massacrés en vain,
Et qui sans cesse, autour de tout pays divin,
Rôdent, ressuscités, pour en faire leur proie.
O peuples tendres, vous en aviez trop de joie,
Du pays que depuis cinq mille ans enchanta
La mer bleue où naquit Kypris Aphrodita ;
Vous en avez trop fait l'éloge qu'il mérite ;
Et les voici, ceux-là que cet éloge irrite,
Les monstres reparus, eux qui n'oubliaient point ;
Et c'est pourquoi ce soir il faut qu'à votre poing,
Latins trop confiants dont je brise le rêve,
Le flambeau radieux redevienne le glaive.

Oui, jeunes rejetons du vieux monde romain,
Peuples frères, jadis réunis sous sa main,
Et par qui sans arrêt la Méditerranée
De gloire et de splendeur fut toujours couronnée,
Chacun de vous ayant à son tour pris l'essor
Pour en accroître d'âge en âge le trésor,
Peuples qu'elle a bercés dans sa robe de moire,
De nouveau réunis pour fêter sa mémoire,
Défendez comme nous, puisqu'elle est en péril,
Celle à qui nous devons cet éternel Avril.
Car c'est d'elle, sans fin, que renaît notre vie,
Et c'est elle, toujours elle, qu'il nous envie,
Le Barbare au corps lourd mû par un esprit lent,
Le Barbare en troupeau de larves pullulant
Dans l'ombre froide, leur pâture coutumière,
Tandis que nous buvons, nous, un vin de lumière,
A la fois frais et chaud, transparent et vermeil,
Où nous trempons le pain du blé fait de soleil !

Ah ! ce pain et ce vin, qu'en sa haine tenace

Le suprême sursaut du Barbare menace,
Certes, il faut les défendre avec nous contre lui.
Mais c'est de plus encor qu'il s'agit aujourd'hui.
Tout ce qu'a peu à peu conquis sur la Nature
L'antique Humanité luttant pour la future,
Tout ce qu'a fait fleurir de pur, d'harmonieux,
De vrai, de bien, de beau, sa marche vers le mieux,
Tout ce qui nous donnait l'empire heureux du monde,
Voilà ce qu'à présent hait le Barbare immonde.
Les Edens retrouvés dont nous touchions le seuil,
Voilà d'où veulent nous exiler son orgueil,
Sa fureur exaltant la Force, seule auguste,
Ses atroces forfaits niant le Droit, le Juste,
Et son dieu qu'il proclame être le dieu du Mal,
Ce faux Surhomme qui retourne à l'animal.
Le rêve monstrueux qu'entretient sa folie,
C'est que toute pitié crève, et soit abolie,
Avec la loyauté, l'honneur, la bonne foi,
Que la loi du plus fort reste l'unique loi,
Que la fourbe, le vol, le viol, le massacre,
L'incendie, érigés en tyrans que l'on sacre,
Les vaincus devant eux se traînent à genoux,
Et que ces vaincus-là, ce soit vous, ce soit nous,
Tous les peuples rendus aux ténèbres premières
Des cœurs sans idéal et des yeux sans lumières,
Et que le genre humain prenne enfin son parti
De rentrer au chaos dont il était sorti !

Mais non, non ! Effaré, le genre humain renâcle,
Rien qu'à flairer de loin cet infâme miracle
Plus affreux que celui des pourceaux chez Circé !
Non, nous te vomissons, va-t'en, hideux passé
Dont hurleraient de honte en secouant leurs grilles
Les derniers survivants de nos derniers gorilles !
Un tel triomphe aux plus abjects des vieux instincts
Vous tuerait d'horreur, vous surtout, vous, les Latins,
Vous, petits-fils et fils de la Grèce et de Rome,
Vous en qui l'homme a pris conscience d'être homme,

Peuples du Droit, du Bien, des Arts, de la Beauté,
Dont les dieux sont Phoibos-Apollôn, la clarté,
Pallas, tout le cerveau, Kypris, toute la grâce ;
Jamais vous ne pourriez avoir l'âme assez basse
Pour renier ces dieux, gloire du rêve humain ;
Et tous ensemble donc, tous la main dans la main,
Nous allons, par un cri d'amour qui les acclame,
Faire communier nos âmes et leur âme,
Défendre de la mort leur immortalité,
Et brandir à nouveau, d'un grand geste irrité,
Le flambeau des aïeux redevenu le glaive,
Le glaive étincelant en aube qui se lève,
Le glaive du combat vengeur et justicier
Dont seul le sang du monstre ensanglante l'acier,
Le glaive saint et pur au poing des victimaires,
Le glaive épouvantable et détesté des mères,
Mais pas quand il abat des oppresseurs haïs,
Pas quand son rouge éclair délivre le pays,
Pas quand sa pointe au cœur du Barbare est plantée,
J'en jure par les Thermopyles, par Platée,
Et par l'écrasement du Perse et du Teuton,
Et par toi, Salamine, et par toi, Marathon !